

JUSQUE  
DANS TES PAS

Du même auteur

*L'arrondi silencieux*, Balland, 2018

© Editions Balland, 2021  
www.editions-balland.com  
ISBN 978-2-94063-263-3

Corentine Rebaudet

**JUSQUE  
DANS TES PAS**

Balland

*À mon fils, Octave*

Le Cratère. Un creux au pied des montagnes. Une zone arrondie enfoncée par le poing d'un dieu vengeur et ayant semé là quelque source d'eau, un peu de végétation, une terre plutôt fertile pour que les hommes s'y installent malgré tout. Il y a des coins entre bois et rochers où les enfants peuvent se perdre, fuir le temps d'une après-midi le regard parental et jouer aux explorateurs, les commerces de première nécessité le long de la rue partant de l'église, une petite école de seulement trois classes, une route en bon état serpentant ensuite sur les hauteurs et desservant les villages alentour. La plus proche grande ville est à plus d'une heure de route ; autrement dit un autre monde. La centrale nucléaire située à quinze kilomètres absorbe la majeure partie des travailleurs de la région, dont Yvan, le père, ingénieur, souvent en déplacement sur les autres sites du pays.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que, ici, tout le monde se connaisse, ou plutôt, devrait-on dire, croie se connaître. Les mouvements sont rares et représentent un événement à inscrire sur les calendriers. C'est à celui qui sera informé le premier du nom des nouveaux venus le premier ou la date du prochain déménagement. Les hommes s'installent ici pour un temps sans limite, finissant bien souvent par y mourir ; un peu las à l'idée de refaire leur vie ailleurs, préférant la facilité d'une existence lente, limacienne, sans grandes surprises ni imprévus, hormis les caprices du temps. Le Cratère possède son propre climat, orgueilleux et rancunier, il ne pardonne pas.

Personne ne s'arrête au Cratère, personne ne songerait y passer ses vacances. Les saisonniers le traversent pour gravir la montagne, plus attrayante ; encore que cette montagne soit pauvre et aride, parsemée de quelques touffes d'arbres, mais offrant de jolis panoramas. En été, il fait une chaleur à assommer les mouches. En hiver, le froid se couche sur la plaine, gelant les os comme la pierre.

Les habitants se montrent plutôt dociles envers les aléas de cet environnement têtu, mais la moindre étincelle, sous forme de fait réel ou de on-dit, et les voilà s'enflammant, tout heureux d'exciter un peu leur oisif quotidien et ajoutant aux éclairs des cieux leurs exaltations misanthropes. Peu importe l'importance de l'affaire, un divorce, un mort-né, une bagarre, ici les bas instincts sont faciles à contenter ; ils rongent un osselet et le présentent aux autres comme un fémur. L'âge ne joue guère sur l'attrait porté à la chose, de sept à quatre-vingt-dix-neuf ans on spéculé, on fabulé, on intègre en petit soldat discipliné le flux ininterrompu des commérages pour faire comme tout le monde, se fondre dans la masse en croisant les doigts pour que jamais ne soient propagées de fausses idées à son encontre.

Certaines familles accumulent les ragots en même temps que les malheurs. Des familles recroquevillées, pas du genre à attirer les convoitises ni les aigreurs ; mais quand la vie décide pour elles il n'y a plus rien à faire qu'espérer, attendre que l'orage passe, car il finit toujours par tirer sa révérence. Alors, parents, enfants regardent plus que de loin, nuages noirs au-dessus d'un autre foyer tandis que leur ciel est de nouveau dégagé. Pour combien de temps, mystère.

Sur les flancs de ce Cratère demeure l'une d'entre elles. Frappée de plein fouet par une bourrasque qui ne prévient pas, annoncée par aucun oiseau de malheur ni changement soudain de température, et rasant tout sur son passage, laissant ses misérables victimes désarçon-

nées, ridicules dans leur dénuement. C'est après une tempête qu'il faut se méfier.

Quand le ciel s'associe aux mauvaises intentions des hommes, que la nature se rend complice de complots, les martyrs n'ont plus qu'à prier. Mais pour cela, il faut déjà qu'ils aient conscience de leur état.

Les doigts se pointent sur eux comme des microscopes sur une rangée de bactéries. À la fois fascinés et inquiets que le malheur se propage.

3 février 2003

*Installée sur la table de la cuisine, Eugénie fait ses devoirs ; le nez dans un exercice de maths dont la complexité la laisse prostrée. Elle bute sur un calcul improbable, le résultat varie dès qu'elle en reprend la résolution. Son père, Yvan, est rentré du travail plus tôt que d'habitude. Il a posé sa serviette sur la chaise à côté d'elle, l'a embrassée sur le haut du crâne, n'osant la déranger, un enfant qui fait ses devoirs en silence est précieux, puis s'est installé dans le salon pour procéder à la lecture quotidienne de son journal, celui que sa femme laisse traîner sur la table basse à son intention.*

*Celle-ci n'a pas terminé sa tournée des patients. Ensuite, elle passera à l'hôpital pour se rendre au chevet d'Arthur ; elle ne rentrera pas avant vingt-deux heures. Ils alternent avec Yvan, un jour sur deux. Eugénie les accompagne trois fois par semaine. Cette sinistre organisation s'est installée d'elle-même depuis deux mois, depuis que le petit garçon de neuf ans a intégré le service jour et nuit, placé en surveillance continue.*

*Leucémie. Le diagnostic a été posé un an plus tôt. À partir de ce jour noirci dans les mémoires, le rythme de la famille s'est calqué sur celui des hospitalisations et de l'avancée pernicieuse de la maladie qui jamais ne recule mais dévore toujours plus le sang, le corps d'un enfant. Elle a posé ses valises pour un temps indéfini au sein d'un foyer autrefois chaleureux, pétulant, simplement vivant comme peut l'être tout endroit dans lequel grandissent un frère et une sœur dont l'âge autorise encore les bêtises.*

*Le silence envahit l'espace. Les grognements exaspérés d'Eugénie répondent aux froissements du journal. Les minutes défilent, les esprits entièrement mobilisés dans une activité salvatrice où il n'y a plus à supporter le quotidien, après une journée trop longue à effectuer son devoir d'employé et d'écolière.*

★

*La sonnerie du portable d'Yvan retentit. Strident bip impersonnel porté au volume maximum. Le père et la fille lèvent les yeux dans un même mouvement. Brutalement extraits de leurs occupations, ils semblent attendre que le bruit intempestif s'arrête de lui-même.*

*Yvan, hésitant, quémendant par un regard l'autorisation d'Eugénie, s'empare de l'objet perturbateur et le porte à son oreille. L'air sévère, il expulse d'une voix rendue grave par les circonstances.*

« Oui. »

*Eugénie ne le quitte pas des yeux, agrippant son stylo-bille pour se trouver une contenance. De sa place elle ne peut percevoir la voix de l'interlocuteur dont, parfois, elle saisit quelques mots quand elle se trouve à proximité. Elle se prend à compter les secondes.*

« J'arrive. »

*Yvan raccroche. La suite, Eugénie y assiste depuis sa chaise. L'hésitation de son père, les regards projetés vers elle annonçant un drame encore impossible à exprimer autrement, le geste minutieux pour replier le journal et le positionner à la vue d'un éventuel futur lecteur, l'instant suspendu entre le salon et la cuisine durant lequel il semble adresser au ciel un message connu de lui seul et, enfin, son brusque départ avant de revenir sur ses pas, décontenancé.*

« Eugénie, ma toute petite. Papa doit partir. Termine tes devoirs, mange ce que tu veux pour le repas et couche-toi sagement. Je t'aime. »

★

*Eugénie n'a pas pu le retenir. Son père a disparu dans la nuit, aspiré par les ténèbres ; elle a longtemps entendu le moteur vif de sa voiture. Restée seule dans la lumière aveuglante de la cuisine, elle est saisie par la brutalité de sa solitude, ne présageant rien de bon. Les grands comme les petits bonheurs se partagent, leurs porteurs ne s'enfuient pas en clamant un « Je t'aime » à la manière d'un « Adieu » ou d'un « Sois forte ».*

*Doit-elle consciencieusement effectuer les tâches demandées par son père ? se glisser dans son lit en catimini après s'être brossé les dents avec discipline, et laisser le sommeil l'étreindre avant un lendemain heureux où elle retrouverait père et mère, la mine sereine ?*

*Eugénie rejette ses cahiers, sa trousse et sa calculette ; augurant les heures sombres à venir. Nulle explication pour calmer son imagination enfantine qui, en cet instant, s'excite et s'effraie. Un tourbillon s'est installé là où doit être son cerveau, tandis qu'un manège à sensations a pris la place de son cœur.*

*Eugénie, onze ans tout juste, habite une maison dépeuplée, vide, abandonnée, en attente. Si les lieux pouvaient parler, ils lui diraient de profiter de ce calme que le malheur n'a pas encore gangrené. Il y a le silence avant l'innommable, encore plein de promesses, il y a le silence de l'après, mortifère. L'enfant n'a pas encore franchi la frontière et sa naïveté la protège encore.*

★

*Deux heures se sont écoulées, c'est un monde, c'est une éternité. Sans nouvelles de ses parents, oubliée d'eux, Eugénie est une poupée dans sa belle maison de bois quand l'enfant dort, occupé à rêver. Elle a eu le courage de préparer son cartable pour le lendemain ; se leurrant de la possible continuité de cette réalité journalière. La préparation minutieuse de ses affaires l'apaise. Ne lui restant plus rien d'autre à accomplir, l'absence de faim étant la manifestation visible de ce qui se trame tout au fond d'elle, elle se prend à arpenter le couloir desservant les chambres,*

dont celle d'Arthur. Elle marche, à pas lents, puis à vive allure quand le rythme n'éloigne pas suffisamment ses sombres pensées.

Elle se rappelle alors une fantaisie livrée un jour par son frère, peu de temps avant la maladie. Il rentrait de l'école et, dans le bus de ramassage scolaire, s'était amusé à compter les voitures ; se disant que s'il parvenait jusque chez lui avant d'en dénombrer quinze, et pas une de plus, alors il aurait un point vert à son exercice d'écriture. Puis, il avait appliqué cette méthode à d'autres domaines, toujours gentille, un bon gâteau préparé par leur mère, la venue du chaton croisé un matin dans le jardin, le temps qu'il ferait le jour de son anniversaire. Eugénie ignore si ses résultats étaient probants, devinant que l'enfant devait immanquablement traficoter son comptage pour arriver au résultat escompté.

Parce qu'elle pense à lui, qu'il est là, tout près, elle commence à compter ses pas ; s'arrêtant sur le dix, pour recommencer. Dix comme la date d'anniversaire d'Arthur, le dix octobre.

Eugénie compte, recompte, de plus en plus frénétiquement, sans même prendre le temps de s'arrêter un instant. Le couloir est devenu l'arène d'une drôle de mascarade, chorégraphie lamentable d'une petite âme délaissée pour un temps, quand les adultes affectés ailleurs n'osent encore penser à son chagrin, ou bien s'en moquent. Cet exercice aux règles simples lui permet de s'occuper l'esprit et les jambes. Les photographies encadrées au mur voient défiler la gamine ; les sourires immortalisés deviennent des rires moqueurs.

★

Minuit sonne à l'horloge. Ce n'est plus le trois février. Le drame annoncé est déjà éloigné, il appartient à une autre journée. Le quatre n'est plus le trois, qui est aussi proche du deux : jour de paix et de rien, jour comme un autre.

Eugénie, dévorée par la fatigue, se contraint à rejoindre sa chambre. Elle a laissé les lumières allumées au rez-de-chaussée ; par peur du noir et pour mieux accueillir ses parents.

*Aucune sonnerie n'est venue perturber le téléphone fixe, dont la mobilité rendrait fou quiconque attend un appel libérateur.*

*Elle a pris avec elle un tube de crème de marrons, de ceux dont raffole Arthur. Eugénie déteste cette pâte collante ultrasucrée. Pourtant, elle se met à suçoter l'embout métallisé, aspirant avec difficulté la substance tout en récitant les paroles de cette chanson qu'ils aiment tant. Ces paroles pleines d'images qui font rire Arthur aux éclats.*

*Sur les photographies de ce vieux caillou, trois milliards de fourmis qui courent après nous.*

*« Tu imagines, Eugénie, trois milliards de fourmis qui nous courent après ? »*

*Et on se lavera les dents avec des refrains.*

*Elle revoit Arthur mimant un brossage de dents avec la pochette du CD. Et puis, ce passage, terrible.*

*Petit bonhomme*

*Tu veux tout faire comme t'en as envie*

*Vivre au maximum*

*Brûler ta vie sans savoir où tu vas*

*Petit bonhomme*

*Partir sans rien savoir*

*C'est un peu comme marcher dans la nuit noire*

★

*Eugénie ne peut pas croire que plus de six heures la séparent du moment où son père a claqué la porte d'entrée. Six heures en creux dans son existence. Elle pense à la théorie du chat de Schrödinger, enfermé dans sa boîte. Son père lui avait fait le récit de l'expérience comme une fable. Elle s'imagine être ce chat. Et les gens tout autour qui spéculent sur sa survie, peut-on dire que le chat est mort ou bien vivant ? L'impossibilité de la réponse est un paradoxe. Eugénie est un paradoxe. Peut-on supposer que, cloîtrée dans la maison, elle est déjà au courant ? Son état est-il de la pure ignorance ou un début de savoir ?*

*Lorsque ses yeux se ferment enfin, une heure plus tard, Eugénie entre dans les confins du sommeil, là où naissent les rêves qui font croire aux enfants que dormir est un bonheur. Parenthèses lourdes entre lesquelles un minuscule corps encore secoué par les tiraillements de l'attente se repose, forçant les verrous d'un imaginaire pour trouver les ressources nécessaires au lendemain.*

*Bénédicte et Yvan ne rentreront pas cette nuit.*